

Qui connaît Alain de Benoist ?



Quand on lui téléphone pour lui proposer de réagir aux propos du Premier ministre, qui, la veille, s'en est pris à Michel Onfray, Alain de Benoist ne cache pas son amusement. Quinze ans que le cofondateur du Grèce, qualifié par la presse de Nouvelle Droite, « victime du terrorisme intellectuel hérité du stalinisme », selon

Pierre-André Taguieff, n'a plus droit de cité sur l'acropole médiatique. En cause : son engagement de jeunesse à la Fédération des étudiants nationalistes et sa défense de l'apartheid au nom du différentialisme.

Selon ceux qui le connaissent bien, l'homme aurait ce truc des autodidactes, une attirance pour l'anticonformisme. Sans diplôme, « ADB » « a été transcendé par la lecture », dit Paul-Marie Coûteaux. Jusqu'à devenir lui-même un écrivain prolifique. « 95 livres, 600 entretiens, 2 000 articles », énumère lentement l'intéressé. En 1978, son livre « Vu de

droite » reçoit le prix de l'Essai de l'Académie française. A cette époque, lui qui se dit « métapolitique » est « accepté comme un intellectuel faisant partie de la faction dissidente », se souvient Jean-François Kahn.

Mais, en 1979, la tribune que lui offre *Le Figaro Magazine* lui vaut d'être la cible de la gauche *Nouvel Obs*, qui pointe des « thèmes nazifiants ». « Les attaques étaient menées par des journalistes qui n'avaient rien lu de lui », affirme Taguieff, auteur de « Sur la Nouvelle Droite ». En 1981, *Le Fig Mag* débarque ce mal-aimé. « C'est paradoxal, il est attaqué quand il commence à évoluer, observe Taguieff. Dans les années 80, il entame une critique du libéralisme et de la société marchande alors que, dans les années 70, le Grèce était soutenu par le patronat. Il s'inspire de Heidegger et devient sensible aux questions écologiques. » Prônant la décroissance, l'antilibéralisme et un antisystémisme, sa revue *Eléments*, fondée en 1973, accueille des journalistes issus de la gauche radicale. Vraiment inclassable ■ LAURELINE DUPONT